

pas contestable, mais pour les caractériser, nous ne nous contenterons pas du rapport dressé à l'état-major général de la garde nationale. Quand il y va de la vie et de l'honneur des citoyens, la précipitation est mauvaise conseillère. Nous attendrons la publicité de l'audience pour formuler une opinion consciencieuse. Jusque-là, nous ne voyons qu'une chose, c'est que le bataillon de Belleville a eu des morts et des blessés, et que les journaux de la réaction ont eux-mêmes rendu justice à son courage.

« Quant à la position personnelle faite à M. Flourens, nous ne savons au juste quelle elle peut être. A-t-il été révoqué au mépris des prescriptions formelles de la loi du 22 mars 1831 ? La révocation est nulle et la poursuite dont il est l'objet n'aurait aucun fondement juridique.

« Il nous en coûte peu de le dire, l'agitation bruyante dont M. Flourens s'est fait le chef depuis plusieurs mois, n'a été que nuisible à la cause qu'il voulait servir. Il ferait sagement de le comprendre et de rentrer dans le rang. Que ses intentions soient excellentes, nous n'avons pas à le contester, mais ses actes ont toujours été malheureux. Si cette dernière leçon ne devait pas lui profiter et l'habituer à une réserve modeste, il faudrait désespérer de son discernement.

« Et maintenant, tous les reproches adressés au bataillon de Belleville fussent-ils mérités, il n'en resterait pas moins vrai que, dans leur ensemble, les bataillons de guerre de la garde nationale sont animés du plus pur patriotisme, et qu'ils tiendront résolument leur poste de combat devant les Prussiens. »

(Réveil du jeudi 8 décembre.)

N° 2.

Statistique des décès

PENDANT LE SIÈGE DE PARIS

d'après l'ouvrage de M. Nathan Sheppard :
Shut up in Paris (1)

Du 17 au 24 septembre.....	1,266
Du 24 septembre au 1 ^{er} octobre.....	1,202

(1) Leipzig. Tauchwitz, 1871. 4 vol. de la collection des *British authors*.

Du 1 ^{er} au 8 octobre.....	1,383
Du 8 au 15 octobre.....	1,610
Du 15 au 22 octobre.....	1,746
Du 22 au 29 octobre.....	1,878
Du 29 octobre au 5 novembre.....	1,762
Du 5 au 12 novembre.....	1,855
Du 12 au 15 novembre.....	2,064
Du 15 au 26 novembre.....	1,927
Du 26 novembre au 3 décembre.....	2,782
Du 3 au 10 décembre.....	2,684
Du 10 au 17 décembre.....	2,728
Du 17 au 24 décembre.....	2,728
Du 24 au 31 décembre.....	3,280
Du 31 décembre 1870 au 7 janvier 1871.....	3,680
Du 7 au 14 janvier.....	3,976
Du 14 au 21 janvier.....	4,444
Du 21 au 28 janvier.....	4,386

CAUSE DES DÉCÈS.

Petite vérole.....	6,604
Fièvre typhoïde.....	2,897
Bronchite.....	3,627
Pneumonie.....	3,027
Diarrhée.....	564
Fièvre scarlatine.....	191
Dysenterie.....	42
Croup.....	27
Autres causes.....	30,462
Tués dans les combats.....	3,000
Morts dans les hôpitaux.....	10,000
Tués dans les émeutes.....	45
Assassinats.....	6
Suicides.....	10
Morts par accident.....	40
Ivresse.....	13
Espions et déserteurs fusillés.....	20
Morts de faim.....	6
Infirmes et personnes âgées mortes par suite du manque de nourriture.....	1,800
Enfants morts par suite des mêmes causes.....	3,000
Total.....	65,291

CHAPITRE XIV

L'ARMÉE DU NORD JUSQU'AU 10 JANVIER 1871

Les forteresses du nord après la capitulation de Metz. — Reddition de la Fère. — Bourbaki, général en chef de l'armée en formation dans le nord. — Les hésitations. — Il est remplacé par le général Faidherbe. — Premiers engagements. — Combat de Villers-Bretonneux. — Prise d'Amiens par les Prussiens. — Le général Faidherbe, son passé. — Composition de l'armée du Nord. — Reprise de Ham par l'armée du Nord. — Bataille de Pont-Noyelles. — Bataille de Bapaume. — Bombardement et reddition de Péronne. — Bombardement et capitulation de Mézières. — Capitulation de Rocroi. — DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

La campagne du Nord, qui mit en pleine lumière et donna plus que de la réputation, mais de la gloire au général Faidherbe, se divise en deux phases distinctes : la première comprend la période de formation avec Bourbaki, puis avec le général Farre ; dans la seconde, l'action commence, vigoureuse avec le général Faidherbe, et, à travers des combats heureux et des victoires, nous conduit jusqu'à la funeste bataille de Saint-Quentin (19 janvier). Nous n'irons, dans le présent chapitre, que jusqu'à la chute de Péronne en groupant autour de l'histoire de l'armée du Nord le récit des sièges de certaines villes du nord et du nord-est qui capitulèrent entre la fin de novembre 1870 et le commencement de janvier 1871.

Après la capitulation de Metz, la 1^{re} armée allemande eut pour mission d'observer et de cerner les forteresses du nord ; le 7^e corps assiégeait Thionville, le 8^e se dirigea sur la Fère, le 1^{er} vint se placer devant Mézières. La Fère se rendit le 27 novembre (1). Le général von Manteuffel poussa droit alors sur Amiens, ayant sous ses ordres le général von Gœben. Il voulait disperser cette armée du Nord dont le commandement avait été confié à Bourbaki et qui ne comptait guère alors que vingt mille combattants.

(1) La dépêche officielle suivante explique cette capitulation :

Le capitaine de frégate Planche, commandant supérieur de la Fère, au ministre de la guerre à Tours et au général commandant à Lille.

Après un investissement de quinze jours, pendant lesquels tous nos efforts ont été tentés, soit au moyen de sorties, soit par l'artillerie, pour entraver les travaux de l'ennemi, la place a été attaquée avec de la grosse artillerie de siège et des mortiers, et a subi un bombardement effroyable de trente heures.

Contrairement à toutes les lois de la guerre, l'ennemi a ouvert le feu sans avertissement ni sommations préalables, à

Dans sa proclamation, le général s'écriait alors :

« Citoyens,
« Gardes nationaux,
« Soldats
« Et gardes mobiles,

« J'ai été appelé par le ministère de la guerre au commandement militaire de la région du nord. La tâche qui m'est dévolue est grande, et je la considérerais comme au-dessus de mes forces si je n'étais soutenu par le sentiment patriotique dont vous êtes animés.

« Tous mes efforts tendront à créer, aussi rapidement que possible, un corps d'armée actif qui, pourvu de matériel de guerre, puisse entrer en campagne et marcher au secours des forteresses, que je mets en toute hâte en état de défense. Quant à moi, qui ai loyalement offert mon épée au gouvernement de la défense nationale, mes efforts et ma vie appartiennent à l'œuvre commune qu'il poursuit avec vous, et, au moment du danger, vous me verrez à la tête des troupes qui bientôt seront organisées.

« Pour accomplir cette tâche difficile et pour faire payer chèrement à notre implacable ennemi cha-

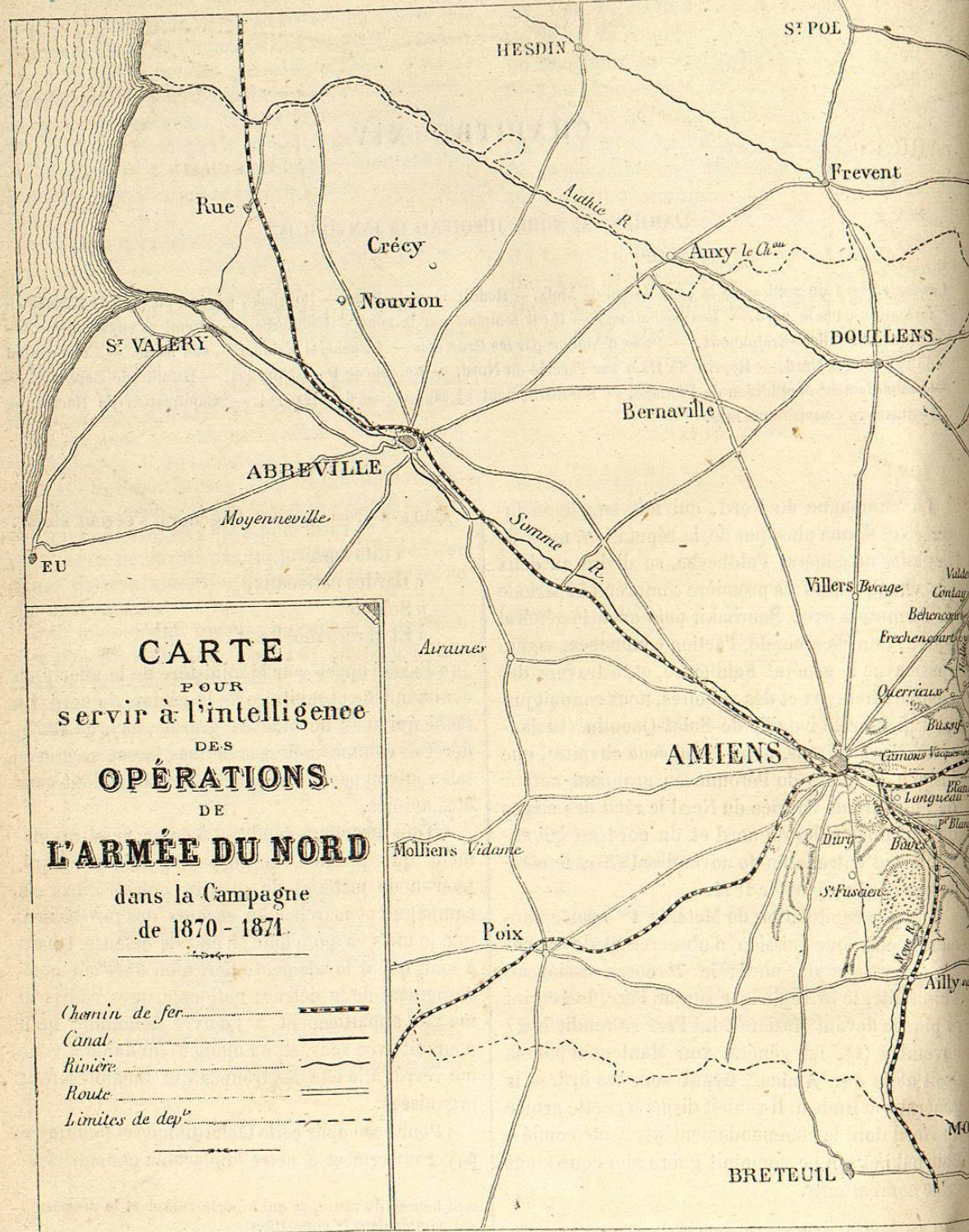
sept heures du matin, ce qui a porté l'effroi et le désastre à son comble dans la population.

Dès les premières heures, nos batteries, prises à revers des hauteurs qui dominent la ville, ont été complètement démontées. La résistance ne s'en est pas moins prolongée pendant toute la journée, la nuit et le jour suivant.

Cette malheureuse petite ville a été écrasée sous une pluie de bombes et d'obus. Une grande partie est incendiée, les approvisionnements en partie consumés.

Les abris manquaient ; ni caves, ni casemates. Impossible de rétablir les bastions et les batteries.

Alors, désarmés, impuissants, sur l'avis unanime du conseil de défense, ne pouvant laisser écraser inutilement cette population et les troupes, j'ai dû rendre la place. Nos pertes sont grandes.



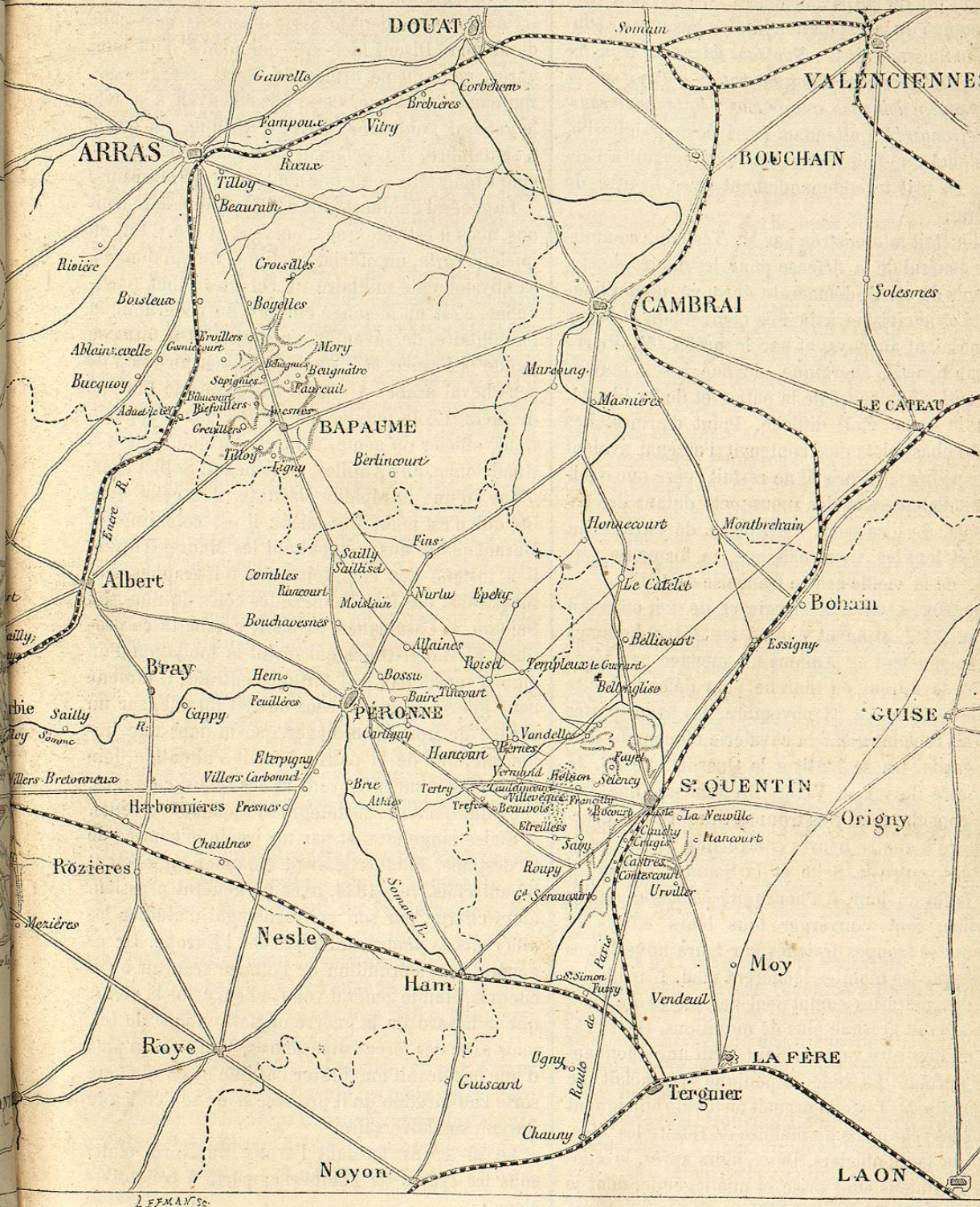
cun des pas qu'il fait sur notre territoire, la concorde et la confiance doivent régner parmi nous, nos cœurs doivent être animés d'un seul désir : sauver et venger notre malheureuse France.

« Vous pouvez compter sur ma coopération la plus énergique, sur mon dévouement le plus absolu, comme je compte sur votre courage et votre patriotisme. »

BOURBAKI.

Lille, 29 octobre 1870.

Le général Bourbaki avait été nommé, par Gambetta, général en chef de l'armée en formation et qui devait opérer entre les quatre places fortes du nord. Bourbaki arriva à Lille et descendit dans un hôtel de la rue Esquermoise. Il avait eu le tort de s'entourer d'un état-major composé d'officiers connus par leur bonapartisme. Il était inquiet, hésitant, troublé, s'agitant, se désespérant de la lenteur avec laquelle se formait son armée. Dans sa



violence et sa colère il voulait frapper un grand coup, mais frapper à coup sûr. Il sentait que sa réputation en dépendait. Après l'aventure de Metz et son voyage en Angleterre, il avait besoin de s'affirmer par quelque action d'éclat.

Il trouva que son armée n'était point suffisante. Il n'osa la lancer ainsi sur l'ennemi (1). Désolé, il

(1) Bourbaki avait cependant, dans un moment d'espoir,

partit, et Faidherbe devait être son successeur. adressé au gouverneur de Paris cette dépêche datée d'Amiens, 20 novembre :

Bourbaki au général Trochu.

Mes troupes sont prêtes à marcher. J'ai avec moi de l'artillerie et de la cavalerie. Je suivrai tes instructions. Pas de Prussiens entre Amiens, Beauvais, Chantilly et Gisors.

BOURBAKI.

Mais la dépêche envoyée, la défiance s'empara de Bourbaki et il hésita de nouveau.

Bourbaki était appelé (18 novembre) au commandement du 18^e corps d'armée, à Nevers, et il prenait congé de la population lilloise par une proclamation finissant ainsi : *Sur tous les points de notre chère patrie, les cœurs doivent battre à l'unisson, la même pensée doit nous animer tous : lutter pour chasser l'étranger!* En attendant l'arrivée de Faidherbe, le colonel du génie Farre, qui avait organisé l'armée, en prit le commandement avec le titre de général.

Lille était administrée par M. Testelin, commissaire général de la défense pour les quatre départements du nord, démocrate éprouvé, dont l'honnêteté et le civisme à la fois bienveillant et ferme s'imposaient au pays, et par le préfet, M. Pierre Legrand, actif, énergique, dévoué à son œuvre, tout entier à la cause de la patrie et de la liberté. Mais la tâche était difficile. Point d'armes. Les 20,000 chassepots que contenait l'arsenal avaient été expédiés sur Paris. Il ne restait guère que quelques hallebardes et des mousquets datant des Espagnols. Les caissons d'artillerie de l'armée du Nord étaient les vieux caissons, en forme de cercueil, de la vieille armée française de 1815.

Pourtant, à force d'énergie et de foi, on avait mis sur pied, armé et équipé les 20,000 hommes qui, au moment où Amiens fut menacé par Manteuffel, se mirent en marche pour défendre cette dernière ville. Le 23 novembre, les avant-postes français rencontraient la cavalerie allemande d'avant-garde. On se battit à le Quesnel. Le 27, la rencontre devint, à Villers-Bretonneux, une bataille considérable. Nos troupes tinrent avec énergie jusqu'à quatre heures contre des forces considérables, entre la Selle et la Somme. Ce ne fut qu'à la fin du jour, à l'heure *psychologique* où les Prussiens font converger tous leurs efforts et lancent des troupes fraîches sur leurs adversaires lassés, que les mobiles lâchèrent pied. L'artillerie, dont les batteries comptaient des pièces de 12 et de 4, n'avait presque plus de munitions. On se retira, en désordre, sur Corbie. C'était une épouvantable déroute. La hideuse panique s'en mêlait. Le lendemain, M. Testelin prenait un arrêté enjoignant à tous les régiments de mobiles de refaire les élections de leurs officiers. Deux jours après, la citadelle d'Amiens était prise et une légende, dont je n'ai pu vérifier la source ou l'exactitude, veut que cette citadelle ait été défendue par un seul homme, le commandant, qui, se multipliant, tirant lui-même le canon, allant d'une pièce à l'autre, aurait arrêté l'ennemi durant plusieurs heures. Frappé à mort, les Prussiens l'auraient enterré dans la citadelle même avec les honneurs de la guerre.

Les Allemands se sont étonnés de n'avoir pas vu de cavalerie française à l'affaire de Villers-Bretonneux. C'est que l'armée du Nord n'eut jamais de

cavalerie, tout au plus quelques éclaireurs, une poignée d'hommes. Cette malheureuse journée entraîna non-seulement la perte d'Amiens, mais celle de Rouen. Disons bien vite que moins d'un mois après, cette même armée du Nord, réorganisée, reprenait l'offensive. Cette fois elle avait à sa tête le général Faidherbe, arrivé d'Afrique, où, dès le 5 septembre, il proclamait la République, et décidé à tenir tête, coûte que coûte, aux envahisseurs.

Le général Faidherbe, né à Lille, a cinquante-trois ans, mais il est vigoureux, nerveux et sec. C'est, en quelque sorte, un officier exotique. Ce qui donne à sa physionomie militaire un caractère tout particulier, c'est un mélange curieux de géographe et de militaire, de savant et de soldat. Il a fort peu habité la France, et il semble y passer au galop de son cheval arabe. Au sortir des écoles de Paris et de Metz (École polytechnique et École d'application), officier du génie, il va en Afrique, puis à la Guadeloupe, aux Antilles, au Sénégal. Soldat énergique, d'une intrépidité élégante, il a cette qualité qui n'est point française : il est colonisateur. Durant quatre ans, combattant les Maures-Trarza, il a installé des comptoirs, des télégraphes, des blockhaus, des forts, annexé les côtes du Sine, du Saloum, la Casamance, le Baol; combattu ce prophète El-Hadgi-Omer qui rêvait la fondation d'un empire musulman de l'Afrique centrale; il a mené cette guerre farouche sous un ciel torride, sur un espace de trois cents lieues, perdu dans une immensité, loin de la patrie, loin de l'attention, loin de la renommée. Ce sont là les vrais courages, ceux qui n'ont ni spectateurs ni applaudissements.

Chose singulière, et par un ironique caprice de la destinée, Faidherbe avait été assez intimement lié autrefois, vers 1854, avec un général prussien, alors chargé par son gouvernement d'étudier les différents systèmes militaires de l'Europe. Or ce général, que l'érudition de l'officier français avait conquis, était le général von Gœben, celui-là même que le hasard de la guerre mettait en face de lui, mais avec des forces supérieures. Von Gœben plus d'une fois devait manifester l'estime et en quelque sorte l'admiration qu'il professe pour son collègue devenu son adversaire.

Le 22^e corps, formant l'armée du Nord, était, sous les ordres de Faidherbe, porté à trois divisions :

- 1^{re} division, général Lecointe.
- 1^{re} brigade, colonel Derroja; — 2^e brigade, lieutenant-colonel Pittié.
- 2^e division, général Paulze d'Ivoy.
- 1^{re} brigade, colonel du Bessol; — 2^e brigade, lieutenant-colonel de Gislain.
- 3^e division, amiral Moulac.
- 1^{re} brigade, capitaine de vaisseau Payen; — 2^e brigade, capitaine de frégate de Lagrange.

L'artillerie avait été considérablement augmentée. Point de cavalerie, je l'ai dit; et, sur 30,000 hommes peut-être, 10,000 seuls de solides soldats.

C'est avec cette petite armée que Faidherbe résolut d'empêcher les Prussiens de prendre le Havre qu'ils menaçaient, et d'arriver jusqu'à la mer à travers la Normandie conquise. Le général ne voulait accomplir qu'une diversion puissante, et il réussit plus d'une fois à la rendre victorieuse.

On regrettera toujours que l'armée du Nord ait eu un effectif si faible, car, en employant son effectif entier, Faidherbe, au lieu de se renforcer, s'affaiblissait; les mobilisés lui eussent été un obstacle. L'armée du Nord a constamment déplacé et tenu en échec une armée de 30 à 40,000 ennemis; c'était autant de moins que Paris avait à combattre. Que si Faidherbe eût disposé de 100,000 soldats, c'étaient 120,000 hommes au moins, 150,000 et peut-être 200,000 Allemands qu'il déplaçait et contenait.

Mais, dans l'esprit de Gambetta et du gouvernement, l'armée du Nord ne devait, ne pouvait être que chargée de la diversion dont nous avons parlé. L'action appartenait à l'armée de la Loire. Le général demandait, réclamait des soldats, mais on lui faisait cette objection qu'en cas de défaite son corps d'armée, rejeté en Belgique comme une partie de l'armée de Mac-Mahon après Sedan, était perdu, tandis qu'en opérant sur la Loire, ce même corps d'armée pouvait, battu, se reformer plus loin, à Bourges, à Poitiers ou au Mans. A cela Faidherbe répondait qu'il avait pour refuges, derrière lui, des places fortes, Lille étant le pivot de ses opérations.

Une des premières opérations de l'armée du Nord fut la reprise de Ham par les troupes du général Lecointe dans la nuit du 10 décembre. Attaquée le soir, la citadelle capitula vers deux heures du matin. C'est le seul exemple de capitulation que nous ait offert l'ennemi durant la dernière guerre. A Ham, nous fîmes 210 prisonniers, dont 12 officiers ou ingénieurs.

Deux jours après, les Allemands voyaient avec étonnement reparaître devant les murs de la Fère cette armée du Nord qu'ils croyaient avoir détruite à Villers-Bretonneux. Le 14 décembre, le général Faidherbe pouvait, en toute assurance, écrire à Gambetta :

Ham, 14 décembre 1870.

« Monsieur le ministre,

« Sachant combien les moments sont précieux, j'ai commencé dès le 10 décembre les opérations avec la première division de l'armée du Nord, en attendant que les autres fussent prêtes.

« Nous avons chassé les Prussiens de toute la

ligne comprise entre la Fère et Amiens, à laquelle ils tenaient beaucoup, et repris le château de Ham.

« A la prise de Ham, le général Lecointe a tué ou blessé 25 hommes à l'ennemi et fait 200 prisonniers.

« Nous avons déjà 350 prisonniers entre les mains. Aujourd'hui, 14 décembre, deux divisions sont en ligne. Dans deux ou trois jours, nous serons sous Amiens avec trois divisions.

« Ayant poussé jusqu'à Roye qui est à moitié distance de Lille à Paris, nous étions en bonne situation pour coopérer, autant que notre petit nombre nous l'eût permis, à une sortie de l'armée de Paris vers le nord, qui malheureusement n'a pas eu lieu. L'armée du Nord va compter dans cinq jours quatre divisions, la troisième ayant une brigade composée entièrement de mobiles, et la quatrième ne renfermant que des gardes nationaux mobilisés sans artillerie.

« Cette armée comprend, en outre, les garnisons de vingt places fortes, formées de gardes nationaux mobilisés au nombre de plus de 50,000 hommes. Nous espérons créer très-prochainement des batteries pour la division de gardes nationaux mobilisés.

« De telles forces permettent évidemment de former deux corps d'armée actifs de 25,000 hommes chacun, en laissant des garnisons de prévoyance dans les places fortes. »

Deux semaines après, le général écrivait de Lille :

Lille, le 21 décembre 1870.

« Après la reconnaissance offensive d'hier et l'annonce de l'arrivée à Amiens de Manteuffel avec une nouvelle division, nous pensions être attaqués aujourd'hui, et nous avons passé la journée sur les positions que j'ai choisies pour champ de bataille.

« Nous n'avons pas vu de Prussiens.

« Mais notre armée (quoique à moitié gelée) a pu apprécier la force de la position, et je crois qu'une grande confiance règne dans nos troupes. Demain nous reprendrons nos positions et attendrons encore.

« Manteuffel, trouvant notre position trop forte, renoncera-t-il à nous attaquer? Ce serait fâcheux.

« L'occupation de la citadelle d'Amiens par l'ennemi rend notre situation vis-à-vis de cette ville tout à fait fautive et gênante. Ce n'est pour nous ni une ville amie ni une ville ennemie. Quoi qu'il en soit, si l'on ne nous attaque pas, nous enverrons de droite et de gauche des reconnaissances offensives.

« Je veille avec soin sur les passages de la Somme, de Corbie à Péronne, car je crois que l'ennemi a quelque intention de nous tromper par là. Si, grâce à des retards, l'ennemi pouvait se ren-